

MOREAU, CARABIN CHEZ LES CONDATES (1955-1962)

Yo: ¡Soy un machito!

Ella: ¡Pobrecito!

Jean-François Moreau, Dialogues assourdis.

Primum non nocere.

Galien.

France, mère des arts, des armes et des lois...

Joachim du Bellay, Sonnets.

PCB À LA FACULTÉ DES SCIENCES DE RENNES (1955 - 1956)

Je m'inscrivis à la Faculté des Sciences de Rennes pour valider le certificat probatoire PCB. Je trouvai une chambre d'étudiant chez une brave dame, une veuve bavarde comme une pie, qui n'admettait pas les visites des deux sexes et exigeait que l'on se déchausse pour marcher sur des patins. J'achetai une carte de l'UNEF et des tickets de restaurant universitaire. Je me mis en quête d'amis, ce qui fut facile, comme partout ailleurs.

Le programme de PCB était très intéressant et les professeurs étaient compétents voire excellents. Passer de la vie scolaire préreglée à celle de l'Université, libertaire par principe, n'était pas une transition évidente à

maîtriser, mais chaque jour était une aventure passionnante. Il ne serait venu à l'idée de personne de sécher les cours - il n'y avait pas de livres - pas plus que de travailler d'arrache-pied à la chambre. L'examen final était lointain, ma mémoire excellente et il n'y avait plus de contrôle de fin d'année. Les travaux pratiques ouvraient la porte excitante sur les dissections de grenouille et de rat, aux coupes de plantes dans la moelle de sureau à colorer et examiner au microscope. Vogue la galère vers la joyeuse vie d'étudiant... Et tous ensemble de chanter à gorge déployée les chants de salle de garde dans l'amphithéâtre²¹ où l'on arrivait une bonne demi-heure à l'avance à cette fin et durant les inter-cours.

Le seul souvenir scientifique intéressant que je conserve du PCB est d'avoir vécu la controverse sur la génétique, alors bien analysée par Jean Rostand dans « L'atomisme en biologie », petit pavé qui rejoindra les Essais de Montaigne et « Miss Shumway jette un sort », sur ma table de chevet. Mr Goddet, le professeur de biologie animale, était un ardent défenseur de la génétique morganienne fondée sur les chromosomes nucléaires. Ses cours étaient de véritables shows de théâtre universitaire. La voix était puissante et vibratile, le débit adapté à nos cervelles, ses dessins au tableau étaient des chefs d'œuvres. Il ponctuait ses digressions philosophiques par des «*Réjouissons-nous*» qui le firent surnommer Dr Goddeamus²² par la divine Margot G*** dont je serai secrètement l'amoureux timide à jamais platonique, comme je l'étais aussi de la potelée Lina, les seules vraies beautés de la promotion, toutes deux promises ailleurs. À l'inverse, Mr Villeret, le professeur de biologie végétale, plus sobre mais aussi profond que son collègue, ne cachait pas son faible pour les théories marxistes-léninistes de Lyssenko et de Lepechinskaïa sur l'hérédité cytoplasmique selon Mitchourine. Il avait été berné par la propagande soviétique et l'on ne savait pas encore que tout l'édifice reposait sur des expériences truquées. L'innovation diffusait lentement à l'époque. Nul ne parla de la découverte de la structure en hélice de l'acide désoryribonucléique, fondement de la génétique actuelle qui valut le Nobel à Watson et Cricks. Le reste n'était que

l'approfondissement du programme de Sciences Ex.

J'aurais voulu embrasser l'université sur le mode scolaire classique du lycée. En fait je l'abordai avec dilettantisme. J'appris néanmoins à travailler en binôme avec mon ami Yvon Loréal, un Manceau «fils» des Jésuites, qui avait viré à la médecine après avoir essayé de devenir juriste à Angers. Il était beaucoup plus âgé que moi. Il m'initia au talmudisme version catholique, lors d'interminables discussions qui érodaient quelque peu mon épicurisme angevin et se prolongeaient jusque après minuit. Rennes me déplaisait par son austérité et son ambiance bigote. J'avais cessé abruptement ma pratique religieuse à quinze ans, mais j'étais resté catholique sur le fond et tolérant envers les autres religions, fort peu représentées dans la capitale de la Bretagne. Yvon avait besoin d'un entraîneur pour passer son examen, clé de son avenir d'homme fiancé aspirant au mariage. Nous fûmes reçus tous les deux en juin, dont moi rasibus comme d'habitude, le dernier de la liste, je crois me rappeler. L'important était d'être reçu et d'affronter les plus longues vacances que j'aurai jamais.



La rentrée universitaire était en novembre et l'on était fin juin. Je venais d'avoir dix-huit ans et pouvais passer mon permis de conduire. Mon père m'avait mis au volant de son Aronde quand j'avais eu quatorze ans. J'étais son chauffeur à chaque vacances. J'ai beaucoup appris par cette méthode précoce, alors illicite, mais il était aussi le médecin de la gendarmerie. L'excès de vitesse commençait avec les quarante kilomètres à l'heure. Mon sixième sens aiguisé annonçait, sur ces routes peu fréquentées à

l'époque, l'écart du cycliste ivre, l'irruption d'un troupeau de vaches hors d'un petit chemin de ferme, le silex coupant dans la fondrière. Avoir son permis de conduire signifiait pouvoir conduire une meute d'amis d'enfance dans l'une des deux voitures de mon père, une 4CV Renault à conduite à droite ou la Frégate 2L. Je conduisais alors vite et sec, comme beaucoup de gommeux de mon âge. La baraka sera constamment avec moi; je n'aurai jamais d'accident, même le jour où je ferai un tête-à-queue dans le virage à angle droit du garage Guerrier verglacé une nuit de Réveillon.



Mes vacances furent locales. Il ne pouvait guère en être autrement à l'époque où les voyages lointains n'étaient pas encore la mode. Un nouveau pharmacien venait de s'installer à Martigné. Jean-Marie Huguenin était un Parisien bavard et érudit, très fier de son ascendance syrienne et de son père sorti de l'X, ingénieur chez Breguet. Je me liai d'amitié profonde avec lui, d'abord en l'accompagnant pour des parties de pêche au lancer dans l'étang de Martigné; nous n'attrapâmes que fort peu de brochets mais découvrimus d'innombrables sujets d'intérêt à explorer en commun. J'appris beaucoup dans son officine. Mon père prescrivait souvent magistralement. Ordonner comme fabriquer une pommade, un suppositoire, une potion sont des arts maintenant oubliés. Ils avaient l'avantage de combiner plusieurs substances actives en une seule présentation personnalisée. Mon père avait effectivement un diagnostic très sûr, mais il était aussi et surtout un excellent thérapeute. Il me répétait souvent que, à son époque du moins, se tromper de diagnostic était moins grave que se tromper de thérapeutique. Cette sentence n'est paradoxale qu'en apparence.

Je connus aussi un autre visage de la médecine, celui que les médecins

orthodoxes n'aiment pas. Il y avait des guérisseurs et des rebouteux réputés dans notre périmètre. Certains, comme la bonne femme de Pouancé, étaient connus au-delà des frontières françaises et, chaque mercredi, la 15 CV Citroën familiale du taxi Vengeant emmenait chez elle son plein de clients martignolais. Certains prescrivait des choses plutôt anodines, qu'on apparenterait aujourd'hui aux médecines douces, disponibles chez le pharmacien seulement. Je vis ainsi disparaître des étagères entières des médicaments homéopathiques de l'Abbé Chaupitre, dont le numéro 83 qui traitait toutes les misères des femmes, retour d'âge ou non... Dieu sait qu'elles en avaient et qu'elles étaient dures au mal, ces femmes qui se shootaient au café arrosé quand leur homme, lui, préférait le cidre ou le vin d'Algérie, les Vieilles Vignes qui feront la fortune du maire de Retiers, Mr Égu.

Mon père m'avait appris la tolérance. Il avait compris que la nature humaine avait besoin du mystérieux et du facile pour supporter le profil animal de la vie campagnarde. Le guérisseur ne fait pas appel à la volonté; il n'induit pas chez son client l'angoisse de la décomposition inéluctable de sa misérable enveloppe corporelle. On exprime un symptôme, on ne réclame pas de diagnostic, on ne demande seulement que la sédation temporaire de son mal. Il y a de bons guérisseurs qui, conscients de la subjectivité de leur savoir empirique et connaissant leurs limites, gagnent plus qu'honnêtement leur vie, sans créer de désordres tout en utilisant des thérapeutiques vénielles et non agressives. Les médecins ne les aiment pas, par fidélité au serment d'Hippocrate, mais aussi parce que les malades les payent souvent beaucoup plus cher, rubis sur l'ongle, en espèces et sans rechigner. Mon père ne guerroyait pas contre eux. Par contre, il en allait différemment d'une classe de guérisseurs, dangereuse celle-là, qui se prennent pour des bienfaiteurs de l'humanité et se lancent dans des thérapeutiques parfois atroces, comme les injections intramusculaires de lait compliquées d'abcès de la fesse ou des tractions puissantes sur des « foulures », à l'origine de nécrose des pièces articulaires ou de déplacements secondaires des segments osseux en fait fracturés; ceux-là

doivent être combattus. Mais pourquoi refuser à un individu libre dans un pays libre de se soigner à son gré, en particulier quand la médecine officielle le rejette ou ne sait pas lui présenter le visage qu'il souhaiterait trouver?

Jean-Marie Huguenin apportait une ouverture sur la vie qui n'avait rien de conventionnel. Grâce à sa profonde culture et à son intelligence encyclopédique, il pouvait aborder les grands thèmes de l'époque avec une autorité que je ne trouvais nulle part ailleurs. 1956 fut l'année de l'antiproton et de la parthénogénèse humaine. Il m'apprendra autre chose qui provenait de l'expérience cruelle de la maladie tuberculeuse qu'il avait contractée lorsqu'il était étudiant. C'était une forme grave combinant pleurésies et mal de Pott vertébral, faisant de lui un allongé pour plusieurs années, dans des sanatoria d'altitude et marins. Il n'y avait pas encore de traitement antibiotique spécifique, notamment l'isoniazide – le Rimifon. Il fut soumis à des opérations chirurgicales orthopédiques complexes et douloureuses, dont il garda le souvenir hostile envers l'orthopédiste Boppe, homme brutal et apparemment dénué de toute sensibilité, selon ses dires. Jean-Marie Huguenin ne pouvait pas avoir lu la description beaucoup plus tardive que fit Thérèse Planiol de l'excellent mandarin René Moreau. Cet homonyme, éminent médecin interniste, professait dans le couloir de son service un jemenfoutisme violemment exprimé devant les plaintes de ses malades. Il faisait semblant d'être compatissant, alors que son malheureux malade ne savait pas combien «il s'en foutait». L'évocation d'un tel comportement choque constamment les lecteurs, médecins ou non. Sans en faire l'apologie, l'on ne peut que rappeler qu'elle était enseignée comme telle à la Faculté. Pleurer avec ses malades était une épreuve aussi dangereuse pour le médecin qu'inutile, tant étaient limités les moyens de traiter une pathologie dont la lourdeur et la fréquence dans la population n'ont rien à voir avec ce que l'on voit se développer au début du XXI^e siècle. La médecine générale de campagne, jusqu'à un passé très proche, était faite d'actes brefs, parfois répétés, mais effectués dans des milieux socio-familiaux qui laissaient à la famille et aux voisins une large prise en charge des malades. Jean-Marie m'apprit la médecine hospitalière

parisienne vue par le malade, isolé dans sa douleur et dans sa misère. Il me fit lire Céline et m'expliqua pourquoi et comment on pouvait haïr ou déifier le médecin du dernier espoir, qu'on l'ait choisi ou non.

La rentrée de 1956 s'effectua dans une atmosphère troublée. La guerre d'Algérie n'avait pas évolué vers la paix; je n'en étais pas étonné puisque MON MENDÈS s'était fait battre par Guy Mollet, l'hiver précédent, dans la gageure lamentable que fut le Front Républicain et le ratage du voyage à Alger durant lequel il se fit engueuler vertement par une standardiste, prétexte à une criminelle volte-face politique, le rouge des tomates reçues au front. Israël avait une nouvelle fois défait les troupes égyptiennes de Nasser, mais l'expédition franco-britannique avait fait long feu. Budapest s'était révoltée et beaucoup d'entre nous avions vibré, quand Pierre Bellemare en une soirée dramatique sur Europe n°1, avait enflammé la générosité française. Les étudiants rennais avaient manifesté en masse leur soutien à Imre Nagy sur la place de la Mairie et le PC local avait échappé de justesse au saccage de son bureau. Rennes était alors une ville de droite, tendance MRP, et, après la démission de Mendès-France, je trouvai la politique trop compliquée et aléatoire pour que je m'y lance dans le sens qui plaisait à mes aspirations.

CARABIN À LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE RENNES (1956 - 1958)

En première année de médecine – et ce sera comme cela durant les années suivantes – on allait à l'hôpital le matin et à la Faculté l'après-midi. Le carabin rennais acheta sa blouse blanche à col russe, chic de l'époque, et s'offrit sa première prise de contact avec la médecine.

Le nez doit d'abord s'habituer à l'odeur *sui generis* de l'hôpital, mélange de sueur et de bouillon, qui soulevait le cœur. Le professeur de médecine

Alphonse Pellé n'était pas bien grand mais gros, pas très savant mais instruit, pas très titré mais pneumo-phtisiologue estimé, pas très pédagogue quand il était en chaire, un brave homme paternel avec ses élèves. Il avait été la victime d'un canular d'étudiant qui aurait pu mal se terminer. Pour des raisons physiques incontournables, toute pleurésie abondante se voit sur les radiographies du thorax sous la forme d'un masque blanc cachant la clarté pulmonaire sous-jacente. « Phonphonse » Pellé allait contre cette évidence, arguant qu'il avait vu un cas de pleurésie avec épanchement abondant invisible sur la radiographie. Sut-il jamais que l'interne avait ponctionné la totalité de l'épanchement juste avant la prise du cliché et ne l'en avait pas informé?

Alphonse reste pourtant un des hommes les plus importants qui m'aient formé. Le premier jour de notre stage hospitalier, il nous assigna chacun ou en couple à l'un des lits d'une salle commune de femmes dont nous devons écrire l'observation. Dès que ce fut fait, il nous commanda, en nous tutoyant, de dévêtir nos malades. « *Déshabille ta malade! Déshabille la complètement!* », j'entends encore sa voix pierreuse. D'aucuns pourraient trouver cela choquant et inhumain, moi non. Si grande gueule qu'il puisse paraître, l'étudiant en médecine débutant est un timide. La médecine de l'époque, surtout dans la province campagnarde, était quasi exclusivement clinique.

Le premier temps de l'examen physique est toujours l'inspection du malade, suivi de la palpation du corps, la percussion du tronc, et l'auscultation cardio-pulmonaire, selon le code hippocratique modernisé par Laennec il y a presque deux cents ans. L'examen physique devait être complet, c'est-à-dire ne rien laisser ignorer de l'état du corps, quels que soient le symptôme ou la maladie, sous peine de laisser passer un signe majeur: le ou la malade doit donc être nu comme un ver. Certes il faut ménager la pudeur des malades. La trentaine de femmes, pour beaucoup hors d'âge, dépoitraillées, hilares et secrètement ravies qu'on s'intéresse à elles, donnaient de la salle commune une vision horriblement fellinienne.

N'empêche! Elles étaient nues, examinatrices et examinées. Bien plus tard, à Paris, ville impudique mais hypocrite, je verrai, stupéfait, d'éminents praticiens ménager la pudeur de malades qui n'en demandaient pas tant, en infiltrant une main ou un tuyau de stéthoscope sous les épaisseurs de vêtements superposés, au hasard des reliefs de l'anatomie suggérée par le symptôme, pour ne rien récolter de sérieux. Les salles communes ont disparu, on peut s'en louer ou le déplorer – pour ceux qui ne supportent pas la promiscuité, et j'en fais partie, nombre de malades s'ennuient, s'angoissent, se désespèrent dans des chambres seules de style Holiday Inn - je me bats contre mes élèves pour qu'ils dénudent au-delà de ce qu'ils considèrent déjà comme déraisonnable. Je n'ai jamais entendu de protestations, lorsque l'examen est conduit, non pas dans le respect de la pudeur tartuffe, mais dans celui de la personne que l'on examine et qui est là pour qu'on lui donne un diagnostic et un traitement appropriés...

L'examen clinique commence par l'interrogatoire de la personne. À Rennes, on apprenait à interroger, on enseignait la technique d'interrogatoire. Il faut d'abord écouter son malade mis en confiance par un accueil aimable, ensuite lui poser des questions précises qui sont potentiellement innombrables. À l'hôpital, on peut prendre son temps et revenir plus tard si on n'a pas fini. À l'office, en ville comme à la campagne, le temps est compté. Moins on a de temps à consacrer à l'interrogatoire lors d'une consultation, plus il a fallu s'entraîner durant ses études à des entretiens très longs suivis de synthèses cursives. Apprendre à discerner ce qui est utile de ce qui est superflu. Savoir tarir les bavards et stimuler les inhibés, pour tirer la clé magique que donne le colloque singulier entre le malade et son médecin. De cela dépend la confiance de la relation à venir qui devra durer jusqu'à la guérison ou l'aveu d'impuissance, avec sa cascade d'effets secondaires plus ou moins justifiables: acceptation de dépenses supplémentaires, de recours à des examens complémentaires désagréables ou dangereux; fidélisation de la relation génératrice de stabilité affective, d'économies, de temps gagné; confiance dans la confidentialité des propos, de la correspondance et des dossiers; reconnaissance gratifiante du malade pour son médecin, gratifié

lui aussi par autre chose que les honoraires, par exemple sa réputation de compétence et d'humanité, sur laquelle se basera l'extension de sa clientèle... Mes malades m'apprécieraient parce que, si je n'étais pas fier, je n'étais pas davantage outrancièrement familial. Jamais, sortis de la prime enfance, je ne les tutoierai.

La Faculté de Médecine de Rennes que j'ai connue a été une très bonne école de médecine clinique. Tout médecin hospitalier mettait un point d'honneur à enseigner, obéissant ainsi à la règle hippocratique qui impose que l'on transmette à ses élèves ce que l'on a appris de ses maîtres, actualisé à la lumière de sa propre expérience. Les promotions étaient d'une centaine. Le cours magistral était la règle et l'on y assistait avec assiduité. A l'occasion de la présentation du Projet Debré en 1959, une caricature parue dans l'Express redevenu hebdomadaire montrait la déficience de l'enseignement des carabins parisiens entassés dans un minibus conduit à grande vitesse par le patron entre deux rangées de malades allongés amorphes sur des lits à roulettes, avec la légende (je cite de mémoire) «... *Et puis, pour apprendre la médecine, il y a d'excellents traités...* ». Certains enseignants rennais étaient de remarquables acteurs. Le cardiologue Jacques Gouffault, un élève de l'illustre Jean Lenègre, mimait la crise d'angine de poitrine avec un tel réalisme que sa description est gravée à vie dans ma mémoire. J'avais vécu toute mon enfance dans la médecine: bien avant l'âge de raison, j'avais vu le sang, la pisse, la merde, le vomi, le pus dans la salle d'attente de mon père. Je ne me sentirai jamais concerné par le syndrome de l'étudiant en médecine, décrit par ce même cardiologue dans la foulée de son mime, Le carabin anxieux se voit volontiers porteur de toutes les maladies au fur et à mesure qu'elles lui sont décrites. Nombre de mes camarades par contre pourront lui être reconnaissants de nous avoir inculqué d'emblée la notion de cet effet pervers. Ils seront plus confortables pour s'accoutumer à la révélation de tous les maux de l'humanité.

L'enseignement de la médecine à l'hôpital alternait avec celui de la

chirurgie un matin sur deux, samedi compris. Le chirurgien Abel Pellé, à qui son frère Alphonse avait payé ses études à Paris pour qu'il devienne interne des hôpitaux, était également de petite taille mais mince, fin comme une belette, plein d'humour et brillant orateur. Les cours étaient aérés, comme savent le faire les chirurgiens qui vont droit au fait. À l'opposé, le médecin Paul Vivien, Parisien lui aussi, lourd, massif, sérieux et sobre, énumérait interminablement les étapes de l'examen neurologique, dont j'admirais la logique et la rigueur. Ma première vocation naîtra à la fin de son premier cours, je serai neurologue. En première année, tout cours paraît intéressant, tant la soif d'apprendre est grande, toute présentation de malade étant initiatrice des mystères de ladémarche diagnostique. Cette mise en condition était nécessaire, mais frustrante car le carabin stagiaire est passif: on l'affublait du sobriquet de thrombose des couloirs, tant il était loin du malade charnel. Mon père était ancien externe: je savais ce que cette fonction débouchant sur un titre, une rémunération et un rôle précis représentait. Je me voyais déjà dans la peau de ces jeunes gens, habillé par l'hôpital d'une blouse américaine et d'un tablier bien serré à la taille, leur stéthoscope - de préférence un « Fleisher²³ » qui valait cinq mille francs de l'époque – pendant sur la poitrine. Ils écrivaient sur un cahier les observations des malades qui leur appartenaient et ils les lisaient à haute voix au cours de la visite patronale ou dans l'amphithéâtre devant les stagiaires. L'interne, lui, était un seigneur intouchable qui régnait bien loin des jeunes stagiaires dont le ratio penchait encore nettement, il est vrai, vers le sexe masculin. Tout cela ressemblait peu ou prou à la description d'André Soubiran dans son best-seller *Les Hommes en blanc*, auquel Jean-Paul Escande²⁴ rendra un juste hommage dans le sien, paru trente ans plus tard. Mon père aurait préféré que je me réfère au personnage d'Antoine Thibault, le médecin de la saga de Roger Martin du Gard. Je ne verrai que beaucoup plus tard le film tiré d'un roman de Véry, *Le Grand Patron*, incarné par Pierre Fresnay et son interne par Jean-Claude Pascal, qui ne passait plus que dans les cinémathèques.

Si l'enseignement clinique prodigué le matin à l'hôpital était excellent, il

n'en allait pas de même de celui des sciences fondamentales, dispensé l'après-midi, à la Faculté de Médecine de la rue Dupont-des-Loges. D'emblée, nous avons compris qu'il serait inutile d'essayer de suivre le cours d'anatomie du Professeur Pierre Huard, distingué chirurgien militaire, ancien doyen de la Faculté de Médecine d'Hanoï, spécialiste de médecine chinoise qu'il traitait avec talent dans Le Concours médical, un excellent dessinateur que nous ne verrons jamais que de dos et qui nous avait déjà mis trois schémas dans la vue à la fin du premier quart d'heure. Deux providences, les conférenciers d'externat parisiens plus tard tourangeaux, Brizon et Castaing, venaient de publier chez Maloine des cahiers d'anatomie très didactiques et bon marché. Ils supplantèrent derechef le prestigieux traité d'anatomie de Rouvière, réédité chez Masson par Gaston Cordier nommé titulaire de la chaire de la Faculté de Paris, dont Abel Pellé m'avait imposé la lecture précoce. Les « Brizon » étaient bourrés d'erreurs d'impression que je n'en finirai pas de corriger durant les six années de préparation des concours hospitaliers. Il y avait pénurie de cadavres de personnes ayant fait don de leurs corps à la science, l'année où j'aurais dû effectuer les travaux pratiques de dissection, un des grands moments initiatiques de la vie des jeunes carabins. Je ne m'en sentis pas frustré. J'attendais beaucoup des cours de physiologie et j'irai au-devant d'une grave désillusion. Le Professeur Patay, héros boiteux de la guerre 14 où il avait perdu l'usage d'un nerf sciatique, nous enseignait la physiologie du siècle précédent; j'en sortirai nul en hormonologie. Les autres matières, moins conséquentes, étaient plutôt mieux enseignées. Mr Chauvel, un pharmacien, donnait d'excellents cours de chimie. Le biophysicien Mr Guelfi, bardé de diplômes, un adepte d'Auguste Comte sans doute, aussi excentrique qu'intelligent et cultivé, était le plus populaire de tous: il était convaincu – et nul étudiant ne le contesta - que les médecins n'avaient pas besoin de savoir tout des arcanes de la biophysique et que, même s'ils avaient besoin un jour de la connaître, ils ne seraient jamais assez doués pour l'apprendre. Son cours tenait en une vingtaine de pages aussi denses qu'élémentaires. Les examens terminaux des deux premières années de médecine comportaient un écrit constitué d'une épreuve d'anatomie ou de physiologie obligatoire et d'une épreuve d'une des autres disciplines tirée au sort. La physique sortit les deux fois, pour nos plus grands bonheurs de

cancre. L'oral multidisciplinaire devenait alors pour moi une formalité.

Reçu en juillet, je me retrouvai en vacances prolongées jusqu'en novembre. Les données du programme de réjouissance allaient évoluer car j'allais me mettre à la préparation du concours de l'externat, programmé en novembre. J'échouai de peu au concours de 1957. Le programme n'était pas très vaste, mais certaines questions traitaient de matières enseignées plus tardivement dans le cursus des études, notamment en bactériologie. Je devrai tirer au sort dix fois dans ma tête la réponse à l'énigme du signe de la coloration de Gram des méningocoques, ou le choix entre la verticalité ou l'horizontalité des ligaments croisés du genou qui m'échapperont; chaque fois qu'il y avait alternative, je choisissais en fin de compte la mauvaise réponse.

Ce premier échec depuis le BEPC m'attrista passagèrement. Le milieu universitaire rennais était riche en personnalités diverses. Mon amitié avec Loréal s'était encore accrue grâce à notre sous-colle efficace de préparation aux examens et aux concours. Malgré sa maturité, il avait raté rasibus comme moi le premier concours d'externat. Nous nous liâmes avec la grande bande des Lavallois, qui intégrait des individualités mélangées et partageaient des passions communes. J'appris à jouer au bridge avec la méthode Albarran. Mes connaissances en matière de musique classique s'étaient approfondies à analyser les sortilèges et les parfums de la musique baroque, la plus branchée de l'époque de la Nouvelle Vague et firent la réputation des disques Erato, avec les Quatre Saisons de Vivaldi, l'adagio d'Albinoni - mais oui, les Bedos et Daumier! - et les œuvres de Torricelli et de Monteverdi, mais aussi les symphonies de Beethoven, les sextuors de Brahms et surtout les œuvres de Dvorak qui deviendront ma musique de fond sur la platine de la populaire Guilde Internationale du Disque. Je m'exercerai à jouer aux échecs, en sachant arrêter à temps quand je deviendrai obsédé dans ma tête, jusque tard dans la nuit, par les combinaisons d'échiquier évoluant interminablement vers un mat improbable.

Notre quartier général s'était fixé au flambant neuf café le Hoche, qu'on dirait aujourd'hui très tendance, avec ses décorations tirées de la Révolution Française et du Consulat, situé juste à côté de la Faculté des Lettres. Nous nous réunissions aussi pour améliorer l'ordinaire dans l'appartement des sœurs Chappée. Là, on parlait de jazz avec Luc Perrel, fanatique de Duke Ellington, Tommy Ladnier, Thelonius Monk, Miles Davis, Lionel Hampton et les Jazz Messengers, avant d'écouter le duo Frank Tenot-Daniel Philippachi animant « *Pour ceux qui aiment le jazz* » sur Europe n°1 que nous recevions alors parasitée en Bretagne. Ce fut lui également qui me fit planter les arts décoratifs sur le terreau de l'oncle Paul Magneron, grâce à la découverte de L'ŒIL et la fréquentation quotidienne de la librairie des Nourritures Terrestres²⁵, à côté du Hoche. Avec Yves Péron, ce furent le « Good Book », par Louis Armstrong et Ella Fitzgerald, et l'échange de photos qui nous lièrent, quand nous eûmes chacun notre Foca et que nous habiterons dans un hôtel particulier draculesque²⁶, détruit depuis lors. Nous avions tous des positions politiques antagonistes, avivées par la guerre d'Algérie, mais jamais assez tendues pour que nous nous fâchions sérieusement. Depuis que l'Express n'était plus quotidien, je lisais Paris Presse-L'Intran, spécialement pour les concours de mots croisés de Max Favalleli, quotidien moins salissant que France-Soir acheté pour suivre les avatars de Signé Furax, Chéri-Bibi et les Amours Célèbres.





L'année 1958 se déroula sans faits notables jusqu'au 13 mai, quand se déclencha le clash de l'Algérie Française que je vécus avec passion. J'étais toujours mendésiste, donc très minoritaire, mais toléré dans la bande de copains. Le retour de Charles De Gaulle au pouvoir ne m'enthousiasmait pas, puisque mon idole avait choisi le clan de l'opposition.

L'été 1958 fut celui des premiers grands voyages. Cela commença par une virée avec Micheline Bridel et ses enfants qui nous emmenèrent, ma mère et moi, d'abord à Munich. Elle conduisait une DS 19 verte, l'un des tout premiers modèles de la marque Citroën, qui excitait toujours la curiosité admirative sur tous nos passages. L'Allemagne Fédérale se redressait et commençait à sortir, encore un peu engourdie, de la torpeur post-hitlérienne. Sur l'autobahn, j'enregistrai un premier grand choc en voyant en lettres énormes la direction de la ville de Dachau; comment avait-on pu ne pas débaptiser cette ville du nom qui inspirait l'horreur de la bête immonde du nazisme et de ses camps de concentration? Était-ce possible que des gens y habitent normalement? À la Hoffbrau, nous serons fascinés par le rez-de-chaussée où soldats et hommes du « peuple » s'envoyaient par le gosier d'énormes quantités de bière pression, leur soif entretenue par le sel qui leur était servi dans des bols. À l'étage supérieur, l'ambiance était nettement plus élégante. La majorité des tables appartenait aux officiers de l'armée américaine en tenue de sortie, bardée de décorations

multicolores. On pouvait manger de la choucroute, bien moins opulente qu'à Strasbourg, et des tartes aux fraises débordantes de crème fouettée. Les serveuses, en costume régional, accortes dans le genre musclé, circulaient avec une bonne demi-douzaine de ces gallons de bière dans chaque main, les tenant bien haut pour que leurs seins pigeonnent et que leurs chutes de rein soient plus aguichantes. Je testai ma capacité à ingurgiter le contenu d'au moins un de ces gigantesques pots. La difficulté était moins de garder ses esprits que de contenir sa vessie distendue assez longtemps pour ne pas la vider dans la rue de toute urgence.

La suite du voyage nous conduisit jusqu'à Bruxelles où se tenait la grandiose Exposition Universelle dont l'Atomium était le fleuron. À Bruxelles, le second choc vint de l'imperméabilité de la communication entre les Wallons et les Flamands, chacun muré dans sa forteresse linguistique où l'on disait encore couramment que le dialecte flamand ne servait qu'à parler aux chevaux. Le Pavillon Belge mettait en valeur la libre Belgique, chaleureuse et fêtarde. On pouvait approcher le Pavillon Soviétique où s'exposaient les spoutniks et les chiennes qui avaient précédé Gagarine et Titov dans l'espace. Le Pavillon Français séduisait par son architecture élancée. Il faisait très chaud ces jours-là et la visite des pavillons était exténuante. D'où le succès du Pavillon Tchécoslovaque, qui avait l'intelligence de proposer un restaurant où l'on pouvait manger de bons plats nationaux arrosés d'une bière encore meilleure que celle de Munich. On rentra par Caen et les plages du débarquement, choqués une fois de plus par l'immensité des cimetières militaires.

A cette époque-là, l'équipe de France de football gagna une troisième place inespérée à la Coupe du Monde en Suède et Charly Gaul le Tour de France, marquant la fin de la domination bretonne sur le cyclisme professionnel, déjà au profit du Normand Jacques Anquetil. Mon père m'avait acheté avec beaucoup de retard un Manurhin vert d'eau qui tenait plus de la motocyclette carénée que de la Vespa espérée lors de mon succès au bac. Le variateur continu, la petite cylindrée et les grandes roues à rayons

annulaient le plus érotique des scooters italiens. Je n'avais pas été reconnaissant envers mes parents, aux largesses contenues par le paiement du Petit Pré, la nouvelle maison qu'ils avaient fait construire, une fois expulsés par le propriétaire malhonnête du Vieux Pavé. Jeunes gens qui allez voir « A bout de souffle », le film de Godard symbolique de la Nouvelle Vague des Cahiers du Cinéma, avez-vous saisi le sens de la réplique de Jean-Paul Belmondo admonestant le lambinant chauffeur de taxi se faisant doubler par un Manurhin?

INTERMÈDE EN ALGÉRIE : 20 JUILLET - 1^{ER} OCTOBRE 1958

Ce voyage triangulaire en Europe de l'Ouest n'était que le hors-d'œuvre d'un plat de résistance qui m'attendait en Algérie. Je ne voulais plus passer des vacances de *vitellone* chez mes parents. L'un de mes amis me parla de bourses offertes par le gouvernement de Félix Gaillard, pour effectuer des stages d'infirmier rémunérés dans le bled algérien. Je vis là l'occasion de me lancer dans une première aventure à l'odeur stendhalienne, propre à satisfaire mon romantisme. Nul doute que je ne vive des scénarii de combats de samouraï, d'enlèvement par les fellaghas, de rencontres amoureuses exotiques et dépuclatoires... Pour mon ami Huguenin, le but était d'éveiller des vocations algériennes chez les jeunes les moins casaniers. Le gouvernement de Charles de Gaulle ne remit pas en cause cette initiative qui ajoutait le piment de la découverte de l'Algérie Française proclamée par Salan, Massu, Debré, Lagailarde, Le Pen, Soustelle et compagnie. J'étais mendésiste, j'y étais hostile, comment réagirai-je ?

Je m'embarquai à Marseille à la fin juillet sur le Kairouan, avec un groupe d'étudiants de disciplines variées. Ce paquebot était le plus rapide de la ligne et le voyage fut bref sur une mer clémente. Je ne garde que le

souvenir – impérissable pour tout dire – d’un dîner à quatre dont deux fonctionnaires de la Préfecture de Constantine. Nous sortions du coup d’état d’Alger et des treize complots du 13 mai, quand Lagailarde symbolisait la victoire de l’Algérie Française, sur toutes autres formes d’indépendance dans l’interdépendance. Ces deux personnages faisant figure d’extra-terrestres nous démontrèrent que tout cela n’était que du vent, que l’indépendance de l’Algérie était déjà programmée, que l’agitation du 13 mai n’était le fait que de quelques cerveaux échauffés et irréalistes et qu’il fallait éviter de tomber dans le mirage de la vocation nord-africaine. D’ailleurs, Mendès avait redonné le pouvoir à Bourguiba en Tunisie, Edgar Faure au Maroc. Le bombardement de Sakiet-Sidi-Youssef par l’aviation française avait fait scandale; il annoncera l’édification ultérieure du barrage électrique à la frontière tunisienne. La frontière de l’Oranais avec le Maroc était beaucoup plus calme. J’en sortis aussi médusé qu’incrédule. Ces gens-là devaient appartenir à l’Anti-France anarchiste ou franc-maçonne.

L’arrivée sur Alger la blanche au lever du soleil fit monter tous les passagers sur le pont, éblouis par la splendeur de la ville et le piqué de la lumière encore fine et nuancée. On nous parqua durant quelques heures dans la très belle cité universitaire de Ben Aknoun. Nous formions un tas de jeunes gens assommés par le soleil déjà très chaud et la lumière éclatante sur un fond de bleu outremer. Les étudiants indigènes étaient déjà en vacances et n’étaient visibles que ceux qui tournaient autour de nous en voitures de sport anglaises décapotées reluquant sans vergogne les quelques filles de notre groupe. L’effectif s’effritait au fur et à mesure des affectations tous azimuts. À Rennes, j’avais choisi Miliana, à l’ouest d’Alger. Nous n’étions plus que trois à aller dans cette direction, en empruntant le train Alger-Oran, l’Inox, une sorte de micheline en métal argenté qui sifflait comme dans un western. L’autre garçon descendit à Blida, non sans avoir pris des photos d’un train couché sur le flanc à la suite d’un sabotage de la voie ferrée, premier contact avec la réalité de la guerre, jusque-là absente. Je restai sans déplaisir avec une jeune femme charmante, une petite brune à la poitrine opulente comme sur les

couvertures des polars du Fleuve Noir, une infirmière qui allait à Miliana comme moi. C'est alors qu'un homme entra dans la cabine et m'indiqua que j'étais monté dans un mauvais train trop luxueux pour moi et que j'étais affecté à la Section Administrative Spéciale (SAS) de Kherba, petit village de la plaine de la Mitidja, le long de l'Oued Chéelif, situé à mi-distance d'Affreville et d'Orléansville.

Je quittai la jeune femme en échangeant un regard désappointé. Je descendis à Affreville où m'attendait l'adjudant-chef P***, un Alsacien très strict et courtois. Il me conduisit au lieutenant-colonel commandant le secteur où je fus brocardé sur mes chemises roses. Je compris alors que j'entrais dans une structure militaire. Je reçus un paquetage de soldat et un plan de séjour qui comportait la visite prolongée des différents postes du djebel. J'aurais à remonter le moral des troupes par une présence symbolique dans les infirmeries de campagne.

Kherba était un village de quelques centaines d'habitants. Tous les Pieds-noirs, avaient déserté la place, à l'exception de la famille qui tenait le seul bar-restaurant du lieu. On était au temps des moissons de blé dur dans cet ersatz de Middle West. La chaleur était aussi pesante et atroce que l'ennui qui m'habitera vite et le froid nocturne très vif qui glaçait l'eau de la douche matinale. Les S.A.S. étaient chargées d'administrer les populations algériennes, et plus spécialement de préparer le référendum d'octobre que de Gaulle imposait pour ratifier la Constitution de la Cinquième République. Il fallait notamment recenser les habitants de la cité, ce qui était assez simple, et surtout ceux du djebel, ce qui ne pouvait guère se faire que les jours de marché. Il y avait une douzaine de moghaznis qui étaient d'excellents cavaliers, un charmant lieutenant, l'adjudant-chef et sa femme faisant fonction de secrétaire, une infirmière indigène jeune, rude et jolie qui excitait les conversations érotiques des mâles – on niquait beaucoup en paroles dans ce pays! – et un jeune pied-noir de mon âge qui s'occupait des transmissions radio.

J'étais l'unique Francaoui civil. Les seules distractions étaient le marché indigène où je voyais des pastèques pour la première fois, les repas au restaurant où l'on buvait un vin rouge puissant pour arroser une gastronomie fruste à l'huile d'olive et qui nous assassinait en vue d'une sieste comateuse, après une marche d'un quart de kilomètre sous le soleil de midi. Je réussirai une fois à m'enivrer pendant quinze minutes avec un quart Perrier. On consultait deux à trois fois par semaine et au coup par coup. Je réussis ma première intramusculaire en injectant de l'huile camphrée dans la fesse d'un adjudant gras-double stoïque et ratai mes trois premières intraveineuses.

Je commençais à songer à demander une mutation sinon mon rapatriement, quand le lieutenant, superbe dans son saroual de spahi gris et sous son calot rouge orné de la broche des SAS, faite de deux sabres turcs entrecroisés, comprit qu'il fallait que je bouge. Il m'emmena à Orléansville, encore délabrée par le tremblement de terre de 1954, quelques autres villages aussi désespérants que Kherba sinon plus, comme Rouiba, ville épicentre des nombreuses secousses telluriques qui fissuraient les murs des bâtiments de la SAS. Puis le lieutenant me conduisit au sommet du col El-Aneb, piton du Petit Atlas culminant à mille mètres, où l'air était plus léger et le paysage immense. Il est situé à la hauteur de Cherchell, l'on pouvait donc apercevoir la Méditerranée à l'horizon du Nord et le sinistre massif de l'Ouarsenis au Sud. D'Est en Ouest, s'étendait sans limites la plaine de la Mitidja.

Sur le piton d'El-Aneb, le campement de la batterie du 2/30e régiment d'artillerie logeait deux cents bidasses du contingent, ce qu'il fallait d'officiers et de sous-officiers, un médecin-

aspirant et deux infirmiers, tous Francaouis sauf un. Il y avait en permanence une demi-douzaine d'ouvriers du génie civil. Aux alentours, plusieurs camps de regroupement abritaient les Arabes²⁷ restés fidèles à la France, avec de nombreux harkis, leurs femmes et leurs enfants. La

civilisation, quoi! Comparé à Kherba. Sauf à se raconter d'interminables nuits bordéliques, la conversation au mess consistait en la comparaison plus ou moins imagée entre les guerriers de l'Indochine et ceux d'Algérie. Les trois anciens de la Coloniale avaient une admiration sans bornes pour les Viêt-Minhs. Il n'exprimaient aucune réelle amertume à s'être fait battre par des hommes et des femmes qui portaient au pinacle le sacrifice de leurs vies à une cause pourrie par la métropole et liquidée par ce sagouin de Mendès vilain comme un cul (sic). Le soldat professionnel de quelque bord qu'il soit est un mort en sursis, autant que ce soit le produit d'une éthique valorisante pour l'ancien de l'Indo. Surtout quand la congai se révélait être la douce et dévouée houri de son repos sur terre en attendant de le suivre au ciel. A l'inverse, le mépris pour le « fell » sous-tendait toutes les références à l'archétype du guerrier lâche, veule et félon. J'écoutais sans répondre et n'en pensais pas moins. Mes parents m'avaient longuement décrit les ressorts qui font de l'Arabe un soldat d'exception ou un tire-au-cul impénitent. Quant à l'inéluctabilité de la dissociation franco-algérienne, elle avait été, je m'en rendais compte maintenant sur place, superbement analysée et transposée dans un roman que j'avais lu quelques années plus tôt et dont nul ne parle voire n'en fait une série télévisée, les Mourad, comme on dirait les Jalna ou les Flicka.

Les fellaghas du FLN - le MNA de Messali Hadj et du général Bellounis était tombé sous ses coups - n'étaient pas des tendres prêts à livrer des batailles rangées ou des fantasias contre une armée de conscription et des régiments d'élite parachutistes ou légionnaires. Ils pratiquaient une guerre subversive avec d'autant plus de talent que les spécialistes français de la guerre psychologique commettaient plus d'effets pervers que du bon terreau pour une paix de bonne qualité. « *Pour un Arabe, la bonté, c'est la faiblesse* » résumait l'esprit de la lutte la plus primaire, là encore à relativiser en fonction des ethnies. On rêvait alors d'être Anglais émancipateur des pays du Commonwealth en relative douceur. Sans doute la préservation de nos intérêts pétroliers, comme ceux de la base saharienne atomique de Reggane, comptait-elle davantage que les populations elles-mêmes.

Le médecin-aspirant B***²⁸ était un Montpelliérain pur jus. Assez enveloppé pour ne pas dire gras, pas très grand mais costaud, hilare quand il ne gueulait pas de sa voix qui roulait les «r», généreux et excédé par la vie du camp où il n'avait pourtant passé que la moitié du temps du service militaire légal, alors de vingt-huit mois. Il eut le temps de m'apprendre tout ce qui faisait la médecine ordinaire du bled. La pharmacie était alimentée par les drogues de l'Assistance Médicale Gratuite, bien plus riche que celle des militaires. Tout ce que j'avais appris de mon père, de la Faculté et de mon ami Huguenin, me permit de faire bonne figure auprès des deux infirmiers. B*** avait demandé une permission pour rejoindre sa femme en France. Il finit par l'obtenir, peut-être parce que j'étais là pour le remplacer. Il me jura que, s'il revenait, ce ne serait qu'entre deux gendarmes. Il tint parole, je ne l'ai jamais revu. Je lui dois deux mois extraordinaires.

Je me débrouillais assez bien médicalement. La pathologie était riche et variée, souvent inimaginable en France. Bien sûr et malgré mes petites encyclopédies de poche, mes diagnostics devaient être souvent fumeux, mais je pouvais appliquer l'axiome paternel sur la primauté de la thérapeutique sur le diagnostic. J'aurai le bonheur de guérir des infections gravissimes avec une seule injection de cinq cent mille unités de pénicilline, miracle que seuls les médecins de l'immédiate après-guerre avaient connu, avant l'apparition des résistances. Je vis une redoutable épidémie de rougeole, compliquée de toxicoses qui momifiaient les nourrissons parcheminés par la déshydratation. Il y avait le trachome, les teignes, les otites, le rhumatisme articulaire aigu, les plaies cutanées surinfectées, les syphilis tardives, les gonococcies; les gens du bled ne savaient traiter les lésions dermatologiques, traumatiques ou non, que par le marc de café. J'appris à différencier ceux qu'on devrait soigner avec les petits moyens du bord de ceux qui auraient droit au traitement de luxe – la piqûre intramusculaire ou intraveineuse, le seul espéré en vérité par les malades consultants. Combien de fois, faute d'avoir assez de flacons,

devrai-je décevoir des femmes rhumatisantes qui exprimaient implorantes leurs douleurs pulsatiles avec le geste universel des mains et des doigts en flexion-extension répétées, incapables de parler leur sabir pour cause de maintien du voile par les dents serrées pour sauvegarder leur pudeur de musulmanes pratiquantes. La sanction tombait, sèche et brutale, de nos trois bouches: « *macanech lebra, pas de piquouse, macache ouallou, six comprimés d'aspirine, waht elftour, maa looche, wahad sbah...* ». J'avais fini par baragouiner suffisamment d'arabe, une très belle langue, même s'il s'agissait ici d'un patois dans lequel flottaient quelques hispanismes, machacho par exemple, hein! maman. De suite, j'aimerai les mélopées chantées par les harkis de garde tard dans la nuit pour meubler leur solitude et calmer leurs angoisses.

Je menai à bien la seule urgence qui me terrorisait en fait depuis le début de mon exercice illégal de la médecine sur la terre encore française d'Algérie: un accouchement. Je me doutais bien que cela finirait par arriver et, de l'obstétrique, je ne savais rien. Ma petite encyclopédie m'informait de ce à quoi je pouvais m'attendre, mais plus j'en lisais, plus je regardais les schémas, plus mon épouvante augmentait. Les femmes du djebel accouchaient entre elles. Jamais elles ne faisaient appel au médecin. Un bel après-midi, un harki vint me voir très ennuyé et me demanda d'accoucher sa femme, arrivée à terme, mais incapable de mettre son enfant au monde. En principe, les femmes arabes avaient des périnéés défoncés et les os décalcifiés par une ostéomalacie, le rachitisme de l'adulte. Normalement, l'accouchement se faisait en position accroupie dans la mechta, les mains accrochées à la charpente du plafond; la poussée naturelle devait suffire du fait de la faible résistance du squelette des os du bassin refoulés par la tête du fœtus en voie d'expulsion. Je ne pouvais pas me dérober à cette requête. Je demandai à un des infirmiers de m'accompagner avec la cantine. Le village était fait de cahutes en branchages où l'on ne pouvait se tenir que cassé en deux. Il y régnait une chaleur étouffante et une odeur lourde de crasse et de henné. J'aimais bien ces visites aux villages où l'accueil était chaleureux. Seuls les chiens étaient hostiles: on les tenait en respect au bout du pistolet-mitrailleur

parce que la rage était endémique et qu'il ne faisait pas bon se faire mordre. Ce jour-là, la *mechta* de la parturiente était pleine de femmes jacassantes que je fis sortir non sans mal pour y accéder. Son mari était absent. Il n'y avait pas d'interprète. Je dus user de la force pour la faire s'allonger sur une natte. Je reçus sur le dos toute la meute de femmes hurlantes lorsque je tentai de faire un toucher vaginal. Je pris alors la seule décision qui s'imposait: ranger ma cantine et rentrer au camp. Cette épreuve était au-dessus de mes forces physiques et morales et j'étais soulagé sinon heureux de faire mon deuil d'une expérience capitale pour un futur médecin.

Deux jours plus tard, la femme n'avait toujours pas accouché et le harki se manifesta de nouveau, encore plus embarrassé et plus qu'inquiet. Je ne mis cette fois que des conditions draconiennes à ma descente au village. Il serait présent dans la case et toutes les autres femmes seraient expulsées sans exception durant toute la procédure. Tout se passa comme prévu. La femme était jeune, primipare, désabusée. Je pus la faire s'allonger et j'entrepris de lui faire le fatidique toucher vaginal. Comme je le craignais, je ne compris rien à ce que je sentais au bout de mes doigts. Je me retirai quelques instants pour délibérer avec moi-même. J'entendis un grand cri, les femmes se ruèrent dans la *mechta* - la case en arabe, faite de branchage - , me bousculant sans me voir. *Allah akbar!* L'enfant était né, un superbe petit Djelloul. Ce n'est pas moi qui couperai le cordon ombilical, mais une femme avec un couteau rouillé qui fit l'hémostase avec deux nœuds de chiffon sale. L'enfant respirait et braillait déjà. Je réussis à lui faire l'injection de sérum antitétanique et l'instillation de nitrate d'argent dans les yeux, comme le recommandait le manuel. Il ne restait plus qu'à fêter l'événement. Le père accepta de l'arroser avec nous à la bière «Gauloise» plus que tiède que j'avais pensé à emporter. Nous rentrerons fiers comme Artaban. J'ai encore la carte que j'envoyai à mon père pour lui annoncer l'exploit. J'avais l'impression d'être devenu médecin pour de bon.

j'empruntais deux fois par semaine avec le convoi, pour aller acheter Le Monde, présent sur le rayon du bistrot mais souvent censuré. Je luttai ainsi contre l'impression de claustrophobie ressentie dans le périmètre de deux cents mètres de côté, entouré de barbelés et flanqué de quatre postes de garde équipés de vieilles mitrailleuses Hotchkiss datant de la guerre de 14-18.



Une fois, je voulus participer à une sortie sur le terrain avec une patrouille étoffée. La préoccupation principale de ce régiment d'artillerie était de vérifier que les obus de 105 explosaient bien tous au sol. Ils ne faisaient pas grand mal, faute de tomber sur des objectifs stables, mais ceux qui manquaient leurs missions explosives devaient être repérés et récupérés au plus tôt, sauf à les retrouver sous les roues des camions sous forme de mines. J'appris à ne pas laisser traîner les boîtes de singe après consommation. Elles étaient appréciées par les hommes du bled qui s'en servaient comme bidets pour leur toilette intime faite de la main gauche avec un peu d'eau... et vicieusement aussi comme détonateurs pour leurs mines. Je fis connaissance avec le bruit déchirant du fusil mitrailleur dans l'air sec. Et aussi avec l'effet érotogène violent de l'odeur de la poudre que j'expérimentai en m'exerçant à tirer avec ma MAT 49 sous l'œil vigilant de l'adjudant-chef L***, un homme qui se réincarnera plus tard à mes yeux sous la forme de Bruno Crémer assistant Jacques Perrin dans « *La 317ème Section* ».

Un matin, je fus réveillé aux aurores par l'infirmier: deux obus de 105mm piégés avaient explosé à hauteur d'un poste avancé et il y aurait des

blessés. Nous partîmes à quatre dans un command-car. J'aimais beaucoup l'instituteur, un appelé non-violent qui prenait son mal en patience en enseignant les enfants des harkis dans la petite école récemment construite et qui m'avait appris un soir à tirer avec la Hotchkiss. J'occupais le siège avant-droit du véhicule. A mon côté, l'instituteur s'était assis sur l'aile arrière, les rangers sur le marchepied, le pesant fusil Garant à la main. C'était un jour de marché à Kherba, opportunité pour déclencher un acte terroriste psychologiquement et matériellement efficace. À droite de la piste, côté ravin, descendaient une kyrielle de Berbères, qui à pied – la femme – qui à dos d'âne – l'homme – pour vendre leurs produits alimentaires, raisin et melons notamment. La fureur de l'instituteur libérée par son angoisse latente était telle qu'il avait pris son Garant par le canon et voulait faire exploser les têtes des « melons » juste à sa hauteur sur leurs ânes, avec la crosse comme au base-ball, comme le capitaine Haddock criant vengeance. J'étais malingre, vous le savez, j'eus toutes les peines du monde à le maîtriser. Le premier obus avait explosé à l'arrière d'un GMC et n'avait fait que des dégâts matériels. Par contre, le second obus avait été placé sur le sentier menant au poste avancé et le radio l'avait écrasé sous son pied. Heureusement, seule l'amorce explosa et il s'en tira avec l'incrustation d'une bonne quantité de terre dans les fesses. La charge, elle, aurait décimé les voltigeurs, si elle avait été bien amorcée. La terreur des mines justifiait la présence d'un half-track blindé loin à l'avant pour assurer la sécurité du gros du convoi. Il était conduit par K***, un Nordiste au nom polonais, un aristocrate du peuple droit et flegmatique, rassurant tant il paraissait lui-même assuré. Les véhicules du convoi, eux, dévalaient la pente à tombeau ouvert sur la route lisse et glissante à même le roc, La mine pourrait ainsi péter en arrière du camion. Il y aurait eu plus de morts par accidents du trafic que par faits de guerre proprement dits pendant la guerre d'Algérie.

La vraie guerre en Algérie, celle dont on rêvait quand on était viscéralement Algérie Française, je l'ai vue lorsque l'armée de Bigeard vint nettoyer le secteur. Je fus estomaqué par la qualité de leur matériel et leur efficacité rapide et sobre. Leur opération permettra d'organiser le

référendum dans une relative sécurité. J'aurais préféré être avec eux que de vivre avec des planqués qui parfois ne sortaient pas du périmètre de la batterie durant la quasi-totalité de leur temps de service d'appelé avant d'être maintenu et super-maintenu jusqu'à plus de deux ans et demi! S'il faut faire la guerre, autant que ce soit avec des professionnels. Bigeard fut un long sujet de conversation au mess des officiers. D'aucuns assurèrent que, trop grande gueule, il ne dépasserait jamais son grade actuel de colonel. Peut-être partirait-il à la retraite avec ses deux étoiles, mais ce n'était pas gagné d'avance.

Un soir, alors qu'on sirotait le dernier perroquet rose au mess et que la nuit était noire, la vieille Hotchkiss du poste III se mit à crépiter sauvagement. Je ne connaissais pas encore le bruit de mitrailleuse et je ne savais quoi faire. Je me retrouvai seul à l'infirmerie, ce qui était le plus logique. J'étais beaucoup plus près du poste quand la mitrailleuse se remit à cracher ses 12x7. Je ne sais pas ce qui se passa dans ma tête entre le moment où je perçus le premier décibel et celui où je me retrouvai penaud à une vingtaine de mètres de la porte de l'infirmerie, à plat ventre dans la poussière. Je me relevai honteux et dépité en catimini, quoique personne ne m'ait vu. La guerre ne s'improvise pas. L'entraînement des troupes est une bonne chose. Je le conseille aux antimilitaristes, s'ils ne veulent pas mourir d'ignorance un jour d'insurrection armée.

Je ne voulus pas quitter l'Algérie avant le référendum. J'étais redescendu à Kherba pour rédiger mon rapport de stage²⁹, dont j'ai gardé la copie tapée par Mme P***. Je m'activai à dresser les listes électorales. Le FLN était devenu nerveux. Tous les soirs de la semaine précédant le scrutin, nous avions droit aux tirs de fusils-mitrailleurs dont les balles traçantes passaient au ras des terrasses des villas. Dès le soleil couché, les déchaînements d'aboiements des chiens dans les camps de regroupement indiquaient clairement que la nuit appartenait aux rebelles. Un soir, à la nuit tombée, je reçus à la SAS trois blessés arabes gisant sur la plate-forme d'un camion civil. L'un d'eux, faiblement gémissant, était saigné à blanc à

la suite d'une rafale de mitraillette; je m'en rendis compte en palpant son front glacé et la sueur froide qui en coulait sur une peau que je devinais déjà cireuse, et en retirant ma main poisseuse de sang à demi-coagulé. Je me déplaçai dans la montagne d'El-Aneb, avec un 6,35 dans ma poche, imposé par mon ami pied-noir qui était radio à la SAS! Il était inquiet de mon audace à vouloir assister au vote³⁰. Les camions militaires en noria amenaient les Arabes du bled alentour. Ceux-ci étaient harangués par les officiers de l'action psychologique pour qu'ils choisissent le bulletin blanc du oui et rejettent en le crachant le bulletin violet, couleur qui porte malheur là-bas, du non. J'appris ce jour-là que les Arabes ne parlent pas la même langue que les Kabyles qui, de plus, écrivent leur dialecte en alphabet romain. Trop jeune, je n'avais pas le droit de voter; un jeune harki non plus qui pleurait comme le gamin qu'il était, bien qu'un des plus hardis soldats de la compagnie, quoique rendu boîteux par une ancienne coxalgie. Les scrutateurs de la plaine étaient inquiets d'avoir trop truandé en bourrant les urnes de bulletins oui: ils respirèrent mieux quand ils apprirent que la métropole avait plébiscité la constitution de la Cinquième République, et le Grand Charles que pourtant ils n'aimaient pas et dont ils se méfiaient.



Je pris le train pour Alger le lendemain, non sans émotion, avec en guise de souvenir offert par le lieutenant de la batterie un fouet de fellagha fait d'un très long tendon de chameau tressé et armé d'un treillis de fer. Je pensais au sort de ceux qui avaient opté pour la France comme les Français qui avaient choisi Pétain une quinzaine d'années auparavant. *Vae victis* doit avoir sa traduction arabe. Certains Algériens lucides, comme l'interprète Aniched qui remontait jusqu'à son septième ancêtre prénommé ben Yahia, ne se faisaient pas d'illusions sur leur sort à terme et me demandèrent de les aider à être mutés en France. J'espère qu'il vit toujours ou, sinon, qu'il aura réussi à réaliser son rêve avant de mourir éventuellement d'un sourire kabyle fendu jusqu'aux deux oreilles et bourré par ses couilles qui devaient lui permettre de niquer un nombre illimité de fois pendant une nuit entière dans un bordel de la Casbah. L'Algérie n'était pas le paradis de la liberté sexuelle et l'homme n'avait de choix véritable, avant comme après le mariage, qu'entre le bordel, la masturbation avec une feuille d'alfa et sa brelle, sinon l'homosexualité très courante dans l'armée.

Je subis trois chocs « sexuels » durant cet été algérien. D'abord, la vision d'une vieille prostituée du bordel d'Affreville qui officiait au fond d'une sombre pièce sur un lit d'oripaux ; elle m'évoquait ma tante Guite à son retour de Ravensbrück dans l'évocation de la momie de Raskar Kapak ; je ne pus en supporter l'image plus d'une dizaine de secondes avant de m'enfuir, effaré qu'on soit à ce point désespéré qu'on devienne une telle épave ou son consommateur. Les infirmiers et moi étions les seuls à pouvoir dénuder des femmes à la consultation médicale régie par l'AMG, en principe jamais seules avec nous ; l'une d'elles nous frappa par l'incroyable laideur de son visage buriné et brûlé par le soleil qu'elle dévoila en lachant son grand morceau de tissu terreux en ouvrant la bouche et l'extraordinaire beauté de son corps qui avait conservé une jeunesse adolescente sous le masque de ses frusques qui la rendaient informe ; la seconde fois qu'elle se présenta, elle était seule et je fus prié de sortir pour qu'on puisse tirer un « coup » dont la brièveté me sidéra ; elle revint une dernière fois, en groupe, et je fus étonnée par les manifestations de tendresse spontanées qu'elle adressa à celui qui l'avait honoré. Enfin, et

cela me traumatisa pour longtemps, un beau soir, je faisais mon habituel tour des postes de garde qui m'obligeait à passer derrière les trois GMC de la batterie ; en surgit le jusque-là sympathique Sergent-chef G*** qui sortit par la jambe droite de son short remonté vers le haut une énorme couille en m'implorant de lui faire une « petite pipe » ; on peut imaginer la politesse de la forme du refus que je réservai à une telle invitation de la part d'un homme, la première et la dernière de ma vie ; je ne le dénonçai bien entendu pas, mais je lui en gardai rancune car rien ne m'avait préparé psychologiquement à une telle situation et je regarderai d'un œil beaucoup moins complice les anciens de l'Indo pour lesquels j'avais tant d'amicale considération³¹ .

Je repartirai, toujours vierge, par le même paquebot Kairouan, non sans avoir passé un après-midi entier dans la baignoire de ma chambre à l'hôtel Saint-Georges, un peu moins luxueux que l'Aletti, mais situé au pied de l'allée qui montait au palais du Gouvernement Général, le GG, témoins de tous les faits et méfaits qui s'accumuleront jusqu'à l'Indépendance; il fallait cela pour me débarrasser définitivement d'une crasse brune d'un bon mois sans lavage. J'allai voir, pour la première fois depuis deux mois et demi, un film dans un cinéma qui finissait juste avant le couvre-feu de minuit. Sur le chemin désert du retour à l'hôtel, je faillis trépasser d'effroi en voyant sur le trottoir d'en face un jeune homme s'arrêter brusquement à ma hauteur et fouiller fébrilement dans ses poches. Une grenade? Non! Une cigarette et un briquet, ouf! Stoïque, j'appliquai la formule de la traversée de la cour de ferme à Martigné-Ferchaud.

L'atmosphère d'Alger était légère en ce début d'automne 1958. L'Algérie Française de Mr de Sérigny perdurerait à l'infini. «*Poh! Poh! Poh! Nous sommes plus Français que vous*», affirmaient les lecteurs de l'Echo d'Alger. La Méditerranée était mauvaise au large des Baléares. Je n'étais pas malade et le dîner ne réunit que quelques individus à la table du capitaine. La conversation avait un son bien différent à mes oreilles qu'à l'aller. Déjà mon engagement politique, évident au départ, était repoussé

aux calendes grecques. Je ne pouvais plus croire aux contenus de L'Express; seuls Le Canard Enchaîné et Minute - bien sûr sur des registres totalement opposés - racontaient les choses que j'avais vécues sur le terrain et que je ne pouvais que déplorer, telles les exhibitions sur la place publique de fellaghas fusillés. Dans cette affaire, tout le monde était à la fois dupeur et dupé. L'indépendance serait une épreuve difficile pour la jeune Algérie et une bonne partie des Arabes avec qui j'avais vécu en toute intelligence serait les victimes expiatoires du manquement à la rébellion. Les nantis n'avaient jamais cru à l'escroquerie de l'Algérie Française; la majorité était déjà partie avec argent et bagages, laissant des régisseurs espagnols ou italiens diriger leurs fermes ou leurs commerces. Seul resterait berné un petit peuple émotif et attachant, mais mal éduqué, matraqué qu'il était par des manipulateurs sans scrupule ou totalement irresponsables.

Je ne retournerai pas en Algérie du Nord, en particulier à El-Aneb, malgré l'envie que j'en ai eu souvent. Ne serait-ce que pour revoir encore une fois ce geste d'amour cordial qu'est le salut des hommes du bled que je n'ai jamais vu faire chez les Arabes de France ou d'ailleurs. La main droite se lève haut vers l'épaule, paume ouverte, puis descend en arc de cercle large et presque nonchalant pour choquer le bout des doigts de l'autre qui effectue un parcours identique et synchrone jusqu'à la perpendiculaire au sol et remonte sans marquer l'arrêt vers le front, et poursuivre sur la bouche puis le cœur. « *Labes aleikum sidi? Labes! Amdullah! Labes aleik? Labes lalla! Amdullah* ». Mon cœur de Maure en frissonne déjà devant tant de noblesse. J'aime mieux le «*mleir besef*» et les «*djib el kawa*» que les «*Emshi gourbi becif*» et les «*Rhlaas fissa, nadinbouk*».

Pourquoi se le cacher, il n'y avait pratiquement pas de juifs en Bretagne. L'antisémitisme était ontologiquement inséré dans le catholicisme intégriste breton, mais il ne se prêtait qu'à des manifestations épiphénomènes, pas plus fréquentes envers les juifs parisiens - Léon Blum fut moins attaqué que Pierre Mendès-France dans mon douar d'origine,

surtout hostile à l'association capital-travail - pas plus ni moins qu'envers les colporteurs maghrébins. Il n'en allait pas de même en Algérie et je fus initié à la subtilité grassouillette de l'humour juif séfarade marqué par l'autodérision grâce à un disque microsillon passé tous les jours à la SAS et racontant les plaisanteries d'un chansonnier de cabaret algérois, célèbre dans un petit monde dont la métropole ne parlait jamais et ne découvrira vraiment qu'avec l'exode de 1962.

EXTERNAT DE RENNES, UNIQUE OBJET DE MON RESSENTIMENT (1958 - 1962)

La France de Paris vibrait à la rentrée sous l'impact de l'enquête d'opinion de l'Express sur la Nouvelle Vague, destinée à lancer le film « *Les Tricheurs* » de Marcel Carné. Il ne m'émut guère: je ne m'y reconnus pas. Pour ma part, j'avais eu ma nouvelle vague, quelques années plus tôt, avec « *Les amants de Vérone* », « *Avant le Déluge* », « *Le Blé en Herbe* », « *Les Belles de Nuit* », sans oublier les films suédois « *Elle n'a dansé qu'un seul été* » et « *Les Sourires d'une Nuit d'Été* ». Bien que ma liste soit loin d'être exhaustive - je les ai toutes aimées, sauf les vraies garces, n'est-ce pas Jeanne Moreau ? - Anouk Aimée, Marina Vlady, Magalie Vandeuil, Dany Robin et la malheureuse Nicole Berger, comme Ulla Jacobsson et sa soubrette délurée, Janet Leigh et la petite amie de James Dean dans « *À l'Est d'Eden* » étaient davantage mes idéales contemporaines que la Pascale Petit de Jacques Charrier, Laurent Terzieff, les surpattes et leurs bagnoles de sports. Il faudra sans doute revisiter l'époque des années 53-57, ne serait-ce que pour revoir avec joie les dessins des caricaturistes du Canard Enchaîné se déchaînant sur les Judokatholiques lavallois qui avaient tenté de saborder en kimono et ceinture noire la sortie du *Blé en Herbe*, un film bien plus magnifiquement scandaleux à sa sortie en 1953 que n'importe quelle Emmanuelle post-soixante-huitarde. La Nouvelle Vague, jusqu'à « *Zazie dans le Métro* », m'a toujours profondément ennuyé, tant le monde décrit était éloigné des rêves du mien. Oui, François Mauriac, je fais partie de ceux qui tombèrent de suite amoureux de

Maïtena Doumenach sous la forme de la chanteuse Marie Laforêt, comme je le serai de Françoise Hardy chantant la larme à l'œil « *Zon, zon, zon* » chez Mireille. Oui, le Chabrol des *Bonnes Femmes* m'a fait bien plus rêver de Stéphane Audran que de Bernadette Lafont; je n'avais pas assez d'expérience de la vie amoureuse³² pour comprendre les émois de Trintignant devant Jeanne Moreau, dans le film de Louis Malle, « *Les Amants* », qui avait permis à l'un de mes copains de revivre l'amour de sa vie sur l'écran, ou plus tard, ceux de Truffaut. Je leur suis obligé d'avoir inclus dans leurs films des bandes musicales exceptionnellement riches. Du jazz cool dans « *Ascenseur pour l'Échaffaud* » et « *Les Liaisons dangereuses* », la page inclassable de « *Toi, le venin* » par le père de Robert Hossein, les sextuors de Brahms dans « *Les Amants* » qui rejoignirent dans ma discothèque les chansons de Marylin Monroe de « *River of no return* », la bande-son de « *Orfeu Negro* » et de « *O'Congaceiro* ».

Yvon Loréal m'attendait avec impatience pour préparer l'externat. J'appris qu'il avait changé de formule. Au lieu des questions de six minutes de la seule épreuve écrite, l'on avait évolué vers un mini-internat. Je fus brillant à l'écrit, les questions « artère sous-clavière » et « panaris » étaient sans mystères pour moi; j'obtiendrai trente points sur quarante. L'oral fut une tout autre affaire. J'étais toujours atrocement timide en public. On nous divisa en deux groupes. Je me trouvai dans celui qui ne me convenait pas. Tiré dans les derniers, je restai près de six heures dans une salle isolée qui se vidait progressivement de ses candidats appelés de cinq en cinq minutes. J'étais décomposé quand ce fut mon tour et que je vis que j'avais à traiter les signes cliniques de la rougeole, question bateau que je savais par cœur, mais pas au point d'être capable de choisir à chaud entre macules et papules pour décrire l'éruption morbilleuse énanthématique³³; qui plus est, je terminai ma question deux minutes avant la fin et dû rester muet comme le volatile déplumé d'un *comics*. Je bloquai un six sur dix. L'horreur se répéta en pire la nuit suivante quand je tirai le cathétérisme de l'urètre. En termes de candidat, on dit « j'ai fait une merde », en partie parce que j'étais inhibé par la description orale de certaines phases de la technique

que je connaissais pourtant très bien. Je fus taxé d'une note de trois sur dix, éliminatoire alors que, au total, j'étais largement au-dessus du point de nomination. Il n'y avait pas de discussion possible, ni de délibération du jury susceptible de me racheter. Pour la première fois de ma vie, je subissais un échec grave, que mon esprit juvénile considérait comme injuste voire offensant, oubliant qu'un concours n'est pas un examen de fin d'année. J'en mesurais surtout les conséquences. Je n'aurais pas les responsabilités formatrices de la fonction d'externe. Mes amis étaient reçus et prépareraient l'internat quand j'irai rejoindre, moi, le groupe des étudiants en médecine de second choix, toujours stagiaires passifs et déconsidérés.

Je travaillai mal cette année-là. Je détestais l'hôpital le matin et le séchai souvent. Par contre, je continuai d'aller au cours l'après-midi, car la bactériologie, la parasitologie et l'anatomie pathologique, enseignées par d'excellents professeurs, étaient enfin des disciplines vraiment ouvertes sur l'exercice médical quotidien. Je scandalisai le bon Olivier Sabouraud, l'un des professeurs les plus appréciés, en refusant d'être interrogé sur un sujet de médecine expérimentale, en raison de quelques impasses qui me scandalisaient moi-même. Ma personnalité évoluait, mais j'étais toujours imprégné de l'autoévaluation de mes connaissances préconisée par les bons Frères, disciples de Saint-Jean-Baptiste de la Salle. J'avais étudié en dilettante, me fiant à ma seule mémoire et à la chance qui m'avait toujours permis de glaner çà et là les quelques points qui me manquaient pour avoir la moyenne, mais rien de ce que j'avais jusque-là négligé n'avait de réelle importance pour l'exercice d'une médecine de campagne de qualité. Je bûchai la médecine expérimentale pendant l'été pour repasser en octobre sans coup férir, en sachant tout. J'avais surtout en tête de réussir mon troisième concours d'externat. J'avais renoncé aux vacances ludiques et passai mon temps à Challans, avec ma grand-mère et la Tante Guite³⁴ à qui je tins compagnie en m'imprégnant de leur stoïque philosophie; au mois d'août, alors que Behra se tuait au Nürburgring sur sa Gordini, je remplaçai Hélène Deschamps dans ses fonctions d'externe à Pontchaillou.

Je me constituai une sous-colle avec Bertrand Guiomar qui n'avait jamais tenté cette épreuve. Je pensais tout savoir du programme, y compris les questions les plus difficiles, mal apprises auparavant. Je tombai dans le piège du désapprentissage des questions faciles qui sont les favorites des examinateurs. La formule du concours avait changé une fois de plus. Je ne parvins pas à m'intéresser suffisamment aux questions « bateau » qui ne poseront aucun problème à mon co-turne. Il fallait dix sur vingt pour être admissible, mon total se situait à 9,75. J'étais une fois de plus bafoué, alors que j'avais maintenant vingt-et-un ans révolus. Cet échec me terrassa pendant plusieurs semaines. Je ne comprenais plus ce qui m'arrivait ni pourquoi cela m'arrivait à moi qui devenais quand même un puits de science médicale, me disaient mes amis décontenancés.

Les deux années suivantes furent cauchemardesques. Il était trop tard pour abandonner la médecine³⁵. Il n'était pas davantage question que je devienne un raté de la médecine, dont l'obsessionnalité désespérait mon père. Or, pour apprendre la médecine et s'y réaliser, il fallait obtenir des responsabilités qui commençaient avec l'externat. Je retournai à la Faculté par devoir et à l'hôpital avec désespoir.

L'année s'acheva avec un brillant succès à l'épreuve de thérapeutique, mais cela ne signifiait rien pour moi car, à partir d'un certain stade, il faut être totalement nul pour échouer à ce type d'épreuve. Je trouvai de nouveaux amis pour préparer mon quatrième concours. Je sous-collai avec Petit Guy le Bihan lui aussi vierge de toute tentative antérieure et qui apprenait très bien. Cette fois-là, je savais vraiment tout. Quand je voulus m'inscrire, l'on m'apprit que j'étais forclos car j'avais épuisé mes droits à trois concours. J'ignorais cette règle qui n'était pas écrite dans le prospectus que l'on nous donnait à la Direction de la Santé. Il est vrai qu'il fallait être minable pour échouer trois fois de suite à l'externat de Rennes, une vraie rigolade disait-on à Paris.



Dans cette descente inexorable aux enfers que fut cette période de ma vie, je ne peux rien retenir de positif en faveur du système des études de médecine de l'époque, aujourd'hui fort heureusement périmé. Hélas! Je le comprendrai bien plus tard, il n'y avait pas de campus à l'Américaine pour mener la vie sociale étudiante telle que je l'imaginai en rêve. J'ai vécu mon « mal de Pott » mental à moi, à l'époque où la sexualité³⁶ dépend principalement de sa réussite universitaire, quand on est tant soit peu ambitieux sur la qualité de son savoir. J'étais émasculé mais je ne savais ni l'exprimer, ni comment y faire face autrement qu'en psychodrames récurrents. Que ne l'ai-je compris aussi aisément quand tous mes amis étaient des gens mariés, déjà pères de famille? En cinquième année de médecine, l'on faisait un stage à l'hôpital psychiatrique de Rennes, sous la houlette d'un lamentable professeur qui ne sut que nous faire peur avec les mots sacrilèges de schizophrénie, paranoïa, névrose obsessionnelle, mélancolie suicidaire, délire hallucinatoire. Là, le risque de syndrome de l'étudiant en médecine est un danger immédiat et réducteur, en particulier à Rennes où la séparation entre le soma et le psyché était alors drastiquement verticale et hermétiquement étanche.

Si! J'y acquis un savoir inestimable pour un futur d'autant plus douteux que lointain, comme recule la ligne d'horizon. J'avais appris comment vivre avec des étudiants démunis de toute motivation médicale hippocratique - « la lie de la médecine », dirai-je - et comment se comportaient les professeurs de Faculté devant l'adversité des autres. Le reste de ma vie professionnelle en sera marquée pour toujours, comme les déportés par les camps de concentration, les tuberculeux par leurs sanatoria.

Mon père m'avait fait valoir ses amis lorsqu'il m'avait poussé à faire ma médecine à Rennes plutôt qu'à Angers. On y pensa, - mais à ma place car, constitutionnellement sans méfiance, je ne croirai jamais à cette explication selon laquelle mes échecs successifs étaient des vengeances sur le fils des contentieux paternels avec sa profession, notamment à cause de ses fonctions ordinales et syndicales. Aucun de ses amis ne m'aida sauf un, aujourd'hui disparu, auquel je veux rendre un hommage particulier. Le Professeur de pathologie interne, Jean-Joseph Sambron, un personnage fils de riches industriels nantais, petit et rond comme une barrique, « le plus beau thorax de l'internat de Paris » avait-on dit, zozotant, vultueux et emphatique, attaché aux prérogatives formelles de la fonction professorale, était foncièrement bon et généreux. Il ne me témoigna ni mépris ni fausse compassion. Il me permit de travailler bénévolement dans son service de Pontchaillou, en lieu et place d'un stage interné à Saint-Brieuc auquel je renonçai faute de motivation réelle. Je fis fonction d'interne dans les Baraques: six bâtiments préfabriqués qui servaient d'hospice pour vieillards. J'y appris à soigner cette population passionnante et parfaitement méconnue à l'époque. Il paraît que la mortalité chuta à un niveau tel que les services d'aigus de l'Hôtel-Dieu étaient embouteillés, faute de pouvoir dégager sur Pontchaillou ceux qui étaient en passe de devenir chroniques sur des lits maintenant indisponibles. Il faut peu de chose pour redonner de l'espoir à des malades abandonnés par leurs médecins. Son adjoint gastro-entérologue, Joseph Gastard, son interne M. Chatellier, sa surveillante Annick-Françoise tendre épouse de mon ami Péron, et les bonnes sœurs encore nombreuses ne me marchandèrent jamais leur soutien. Mais ce ne pouvait être qu'une étape transitoire de plus. Histoire de me mettre devant des responsabilités et du plomb dans la tête, les Huguenin me confièrent la charge de parrainer leur dernier fils, Frédéric, entourés que nous fûmes tous les deux par une famille qui était devenue la mienne, depuis la grand-mère qui faisait de la si délicieuse choucroute jusqu'aux enfants que j'avais photographiés à la lueur des bougies.



J'étais devenu un photographe forcené, grâce à mon second foyer de consolation socratique qui se tenait chez les Harel-Villebois, photographes de très grand talent à Châteaubriant. J'avais déjà une bonne maîtrise de mon Focasport 24x36, acheté à la fin de mon séjour à el-Aneb et de la merveilleuse pellicule Kodachrome 25ASA. J'acquis en 1960, une excellente copie d'un Rolleiflex 6x6 produit par une manufacture d'Allemagne de l'Est à un prix bradé. Son optique était aussi précise que les Zeiss d'avant-guerre. Son seul défaut était un relatif défaut d'étanchéité. Je reste admiratif des clichés que j'ai réalisés grâce à lui avec des lumières crues sur des pellicules Ilford à grains très fins.



Je n'avais plus d'avenir à Rennes. En aurais-je eu un que je l'aurais vomi, tant il aurait signifié ma soumission à un destin injuste et définitivement destructeur de ma confiance en moi, déjà voisine de zéro. J'avais consulté un psychologue dans lequel mon père avait confiance – rappelez vous, on est en Bretagne, en 1961 et il détestait les psychiatres! Il lui avait assuré, après un long entretien, que je ne présentais aucun signe de dissociation et que le diagnostic de schizophrénie que je redoutais tant pouvait être définitivement exclu. Pour lui, pourquoi s'en faire? À défaut de m'associer à mon père, je pourrais très bien me spécialiser – oui! mais comme stagiaire non rémunéré et sans responsabilité formatrice! - ou m'installer comme généraliste quelque part ailleurs, - oui! « *mais ne choisis pas d'exercer le métier de chien de ton père* », disait ma mère à l'envi. La guerre d'Algérie arrivait à son terme au milieu de troubles considérables affectant la sécurité des personnes en Algérie, mais aussi à Paris même, entre plastic et Charonne. Mon sursis pouvait encore être reconduit pendant trois ans, rien ne me pressait de partir faire mon service militaire, solution que j'envisagerais pourtant... SI??? Alger était alors à feu et à sang. De Gaulle n'en finissait pas de mettre au pas l'armée de prétoriens que dénonçait la presse de gauche, ni de se décider à imposer la politique qu'aurait voulu appliquer Mendès-France en 1956 et que l'OAS allait saccager...